
Nicole Lemaître (dir.), Edmond Michelet (1899-1970) et l'Église

Arras, Artois Presses Université, 2015, 168 p.

Frédéric Gugelot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/27393>

DOI : 10.4000/assr.27393

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 323

ISBN : 978-2-7132-2515-4

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Gugelot, « Nicole Lemaître (dir.), Edmond Michelet (1899-1970) et l'Église », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 172 | octobre-décembre, mis en ligne le 25 mai 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/27393> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.27393>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Nicole Lemaître (dir.), Edmond Michelet (1899-1970) et l'Église

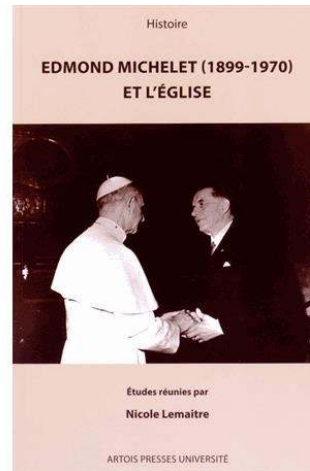
Arras, Artois Presses Université, 2015, 168 p.

Frédéric Gugelot

RÉFÉRENCE

Nicole Lemaître (dir.), Edmond Michelet (1899-1970) et l'Église, Arras, Artois Presses Université, 2015, 168 p.

- 1 La couverture comporte une photographie qui résume parfaitement l'enjeu de l'ouvrage. Edmond Michelet y rencontre le pape Paul VI lors d'une audience privée en 1969. Les mains qui se tiennent, le regard de l'homme politique disent tout à la fois sa déférence, son respect envers le pape, et plus largement l'Église, mais aussi la reconnaissance de celle-ci envers ce laïc engagé dans le siècle et alors ministre de Georges Pompidou après l'avoir été de Charles de Gaulle.
- 2 L'ensemble se divise en trois parties, deux recueils d'articles et un recueil de documents, intitulé *Prise de parole*, composés de discours et de deux préfaces de témoignages de déportés signées par Michelet.
- 3 La première partie dresse la multiplicité des liens entre Michelet et des clercs, évêques d'abord, prêtres ensuite, puis enfin ses « conseillers ». La seconde partie tente de cerner le « chrétien dans le monde », à travers les sources de sa spiritualité, son aspiration à être un chrétien « conscient » et son activité en faveur de l'œcuménisme.
- 4 Je ne reprends pas le parcours de l'homme qui lui vaut un procès en béatification depuis 1976. L'introduction d'Yves-Marie Hilaire, récemment disparu, résume bien ce parcours. Michelet est un catholique français et ces deux mots comportent pour lui tout à la fois des droits et surtout des devoirs, « faire son devoir d'état du même cœur que les bâtisseurs de cathédrales » explique-t-il (p. 74). Catholique intégral, il aspire à refonder une France chrétienne, à rechristianiser « notre vieux monde sans âme » (p. 84 et 116). Ce lecteur de Péguy tente l'impossible projet d'être un chrétien dans le siècle, projet plus vaste que l'homme lui-même d'être à la fois « conscient et organisé » (p. 83) pour défendre et promouvoir cette chrétienté à reconstruire. « Son engagement est motivé par des raisons qui sont avant tout d'ordre religieux : c'est l'avenir de la civilisation chrétienne qui est en jeu. » (p. 21). Michelet est un homme de devoir, il les remplit avec fidélité et lucidité tant envers sa patrie qu'envers l'Église confondues dans la double vocation de la France, vocation de chrétienté et de liberté. Selon son heureuse formule, s'il accepte dans les années 1960 de ne plus chanter le cantique de son enfance, « Je suis chrétien, voilà ma gloire », il se refuse à entonner « Je suis chrétien, voilà ma honte » (p. 26). L'Église doit être visible, il rejette toute idée d'enfouissement (p. 34). On ne peut qu'être frappé de la précocité de son discernement éthique face à la menace nazie. Proche de l'Action française, progressivement, un mot peu associé à l'homme, il va se convaincre de la valeur de la république démocratique, laïque au point de parvenir à « allier » (p. 13) la mystique catholique, nationale et républicaine, il est vrai parfois réduite à une adéquation entre le gaullisme, le catholicisme et la France (p. 93). C'est qu'il se découvre chrétien d'abord (p. 77). Il aspire à mettre en cohérence ses idées et ses engagements politiques et sociaux. Ces chrétiens des classes moyennes engagés dans leur siècle « se considèrent comme des médiateurs au sein d'une société divisée » (p. 86). Sur ce point, Michelet est un bel exemple de ces militants chrétiens de la première moitié du xx^e siècle, bousculés après Vatican II par les évolutions internes



du catholicisme et par « une petite minorité d'agitateurs, clercs et laïcs, qui prétendent régenter l'Église et jettent partout le trouble et le doute » (p. 94).

- 5 L'homme n'est pas un rebelle. Michelet est un homme de droite, d'une droite classique, favorable à l'ordre et à la morale. Il ne remet jamais en cause la distinction entre Église enseignante et Église enseignée (p. 131), ni pendant le conflit mondial ni quand le principe est mis à mal dans les années 1960. Pour le premier, il parle de « discordance » (p. 29) entre les fidèles et leurs chefs spirituels. Pour le second, même quand il s'emporte contre les « dérives » du catholicisme, il n'adresse que ces « Remontrances à un évêque » (p. 20). Il est l'héritier d'un catholicisme du XIX^e siècle aux racines tridentines (p. 39). Ce respect des clercs n'est pas un enfermement. Ainsi en 1931, il déclare : « Perdons l'habitude paresseuse, et au surplus absolument contraire à l'esprit de l'association de laisser tout faire par l'aumônier. L'ACJF est [...] une association de laïques, dirigée par des laïques et conseillée par des prêtres » (p. 85). Ce militant social chrétien à l'origine rencontre une grande diversité de prêtres, dont certains jouent un rôle essentiel dans la cristallisation de sa personnalité et ses orientations, comme le montre la figure récurrente dans tout le livre de l'aumônier de Fresnes pendant la guerre, le prêtre allemand Franz Stock (p. 48 et suiv.). Son déplacement du social vers le politique face à la montée du racisme, du totalitarisme et de l'antisémitisme s'explique par ce sentiment de menace qui pèse sur une civilisation placée sous le sceau du spirituel. Cette conscience de la responsabilité des laïcs, et particulièrement de la responsabilité politique des chrétiens, se façonne dans son « compagnonnage » (p. 66) spirituel dominicain mais aussi dans l'expérience concentrationnaire (p. 90).
- 6 Ces engagements et leur traduction dans une carrière politique en font l'intermédiaire privilégié entre l'Église de France, le Vatican et les gouvernements gaullistes. C'est le temps de la « reconnaissance du clergé » (p. 66) pour le chrétien engagé. Ses rencontres se diversifient, ses amitiés intellectuelles et spirituelles s'amplifient. Trois cercles se dégagent : les dominicains toujours, les anciens de Dachau et les personnalités et dignitaires ecclésiastiques rencontrés à diverses occasions. On le retrouve lors des débats scolaires, sur la question de l'indépendance algérienne, sur la crise postconciliaire. On assiste à une « inversion » dans les rôles entre religieux et laïcs (p. 67). Les multiples Légions d'honneur attribuées à des membres du clergé en témoignent (p. 97).
- 7 Michelet joue aussi un rôle essentiel dans l'œcuménisme en intégrant, puis en dirigeant l'*International Christian Leadership* d'origine protestante qu'il présente ainsi : « C'est une association de laïques – catholiques et protestants – composée d'hommes occupant ce que l'on appelle des postes de commande, qui veulent d'abord unir leurs efforts pour trouver dans leur commune croyance une manière de vivre leur vie chrétienne en plus étroite communion avec le Christ. Ils veulent en outre réaliser dans la famille, la communauté, la nation et le monde une union des chrétiens » (p. 104). Mais il n'est pas facile de diriger un organisme d'origine américaine quand on est gaulliste. Michelet développe néanmoins l'ICL vers les autres continents, œuvre à une politique de « désarmement de la haine », s'associe avec Taizé et construit donc un lieu de fraternité religieuse inédit en France (p. 112).